

La rumeur du sang
S'en fout la mort de Claire Denis

Gérard Grugeau

Numéro 53, janvier–février 1991

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/22522ac>

[Aller au sommaire du numéro](#)

Éditeur(s)

24/30 I/S

ISSN

0707-9389 (imprimé)

1923-5097 (numérique)

[Découvrir la revue](#)

Citer ce compte rendu

Grugeau, G. (1991). Compte rendu de [La rumeur du sang / *S'en fout la mort* de Claire Denis]. *24 images*, (53), 66–66.

S'EN FOUT LA MORT

DE CLAIRE DENIS

LA RUMEUR DU SANG

par Gérard Grugeau



Jocelyn l'Antillais (Alex Descas) et son coq blanc

S'*en fout la mort*, le dernier film de Claire Denis (*Chocolat*), sent l'urgence, le désir impétueux d'arracher à la torpeur trompeuse et suffocante du quotidien un récit placé d'emblée sous le signe d'une violence sourde. Cette violence, c'est celle de la clandestinité, des trafics interlopes, des élans du cœur contrariés avec, tapie dans l'ombre, la mort immonde qui rôde. Mort que le titre talismanique du film tente dérisoirement de conjurer en s'inscrivant à l'écran, tel un ultime rempart érigé entre la séquence d'exposition et le corps du récit. Comme dans l'œuvre de Chester Himes citée en ouverture, tout est pourtant joué d'avance, miné de l'intérieur. Et ce que Claire Denis filme à l'arraché, caméra à l'épaule, au son des vibrantes harmonies urbaines d'Abdullah Ibrahim, c'est le lent travail de cette mort à laquelle elle nous prépare comme les coqs au combat.

Entre son point d'ancrage (l'arrivée de Dah et Jocelyn à Rungis) et son point de délestage (l'expulsion de Dah du champ de la fiction après le meurtre de son ami), la ligne narrative du récit affiche la même

circularité que le «pitt» clandestin géré par Ardennes (Jean-Claude Brialy) dans les entrailles des nouvelles Halles de Paris. Au cœur de ce cercle des passions autour duquel s'organise la circulation des désirs, la mort omniprésente ne peut fleurir que dans la fulgurance du spasme. Les coqs et les hommes y laissent leurs plumes et leur peau dans une foudroyante accélération du temps. Extrême concision de la mise en scène de Claire Denis qui, de par le déplacement de ses personnages sur quatre cercles concentriques (Jocelyn et le coq blanc au centre, Toni évoluant autour du pitt, Michel figé, aux aguets à l'arrière plan, et enfin, à distance, l'œil impassible de la caméra) capte avec virtuosité le nœud d'affects, le concentré de frustrations accumulées préfigurant l'effusion de sang. Étrange ballet de mort à l'issue certes prévisible, mais que la cinéaste filme légèrement en retrait comme pour préserver une totale confusion des sens, induire une dilution du récit dans l'irrationnel, l'indicible, à la manière de ces faits divers aux contours incertains, qui font soudainement saillie

dans le réel et nous atteignent pourtant par leur violence diffuse.

Cette confusion des sens, cette difficulté à saisir l'insaisissable qui régit l'existence humaine, Claire Denis la nourrit inlassablement en jouant sur le dédale des lieux, sur la claustrophobie d'un environnement situé hors du monde, comme une antichambre de la mort. Claustrophobie physique que renforce la texture d'une image saturée d'ombres, dans laquelle la voix intérieure de Dah (Isaach de Bankolé) vient s'incruster comme une confidence chuchotée. Privilégiant le non-dit, refusant tout liant psychologique, Claire Denis filme au plus près des corps la trajectoire cahoteuse de l'amitié un peu fruste qui unit Dah, le Béninois, et Jocelyn, l'Antillais (Alex Descas, remarquable d'intériorité). Tragédie de l'homme noir, du fils qui aurait pu être (relation d'Ardennes et de la mère de Jocelyn): *S'en fout la mort* s'offre à notre regard tel un bloc de sensations brutes et de désirs sublimés, laissant entrevoir sporadiquement de purs éclats d'émotion.

À partir d'un tissage de liens souvent à peine esquissés (trop peu?) dans lesquels la caméra tranche à vif, Claire Denis nous amène intuitivement, sans calcul, vers la poignante séquence de la toilette du mort. Et là, le non-dit éclate dans la frémissante pudeur des mots. À travers la mémoire des îles, la rumeur du sang noir déferle jusqu'à nous. Isaach de Bankolé, autant que Dah, s'y livre à nu. Fugitive transparence d'un état d'être, affirmation d'un «point pur»¹ inviolable en l'homme, *S'en fout la mort* atteint alors au sacré. Comme un cri venu de loin qui s'éteint doucement dans le murmure d'une complainte créole égrenée au fil d'un ruban d'autoroute. Générique fin. ■

1. Jean-Claude Renard: Retour au sacré (cité dans «Le cinéma et le sacré» d'Henri Agel et A. Ayfre, Éd. du Cerf, 1961).

S'EN FOUT LA MORT

France, 1990. Ré.: Claire Denis. Scé.: Jean-Pol Fargeau et Claire Denis. Ph.: Pascal Marti. Mus.: Abdullah Ibrahim. Int.: Isaach de Bankolé, Alex Descas, Jean-Claude Brialy, Solveig Dommartin, Christopher Buchholz. 91 minutes. Couleur. Dist.: Alliance/Vivafilm